

# Antispécisme, élevage industriel, corrida: Finkielkraut se confie sur la cause animale

## GRAND ENTRETEN

Le philosophe publie « Des animaux et des hommes », un recueil de six débats qui ont été consacrés aux animaux dans « Répliques », son émission de radio. Il aborde le débat entre spécistes et antispécistes, le problème de l'élevage industriel et la question de la corrida. Profondément sensible à l'amélioration de la condition des animaux, Alain Finkielkraut n'en demeure pas moins fortement opposé à l'idéologie vegan, qui prône une libération animale qui aurait pour conséquence la disparition d'un monde commun entre hommes et animaux. Il plaide pour les paysans contre des urbains seulement soucieux de leur « amélioration morale ». Le penseur analyse les fondements philosophiques de l'extension du domaine de la pitié aux bêtes et raconte comment lui est venue cette inquiétude.

PROPOS RECUEILLIS PAR  
EUGÉNIE BASTIÉ @EugenieBastie

LE FIGARO. - L'idéologie antispéciste, qui affirme que la différence entre l'homme et l'animal est une forme de discrimination, semble gagner de plus en plus de terrain dans les médias et les mentalités. Cela vous inquiète-t-il ?  
Alain FINKIELKRAUT. - La présence tonitruante de l'antispécisme dans l'espace public est en effet très inquiétante, car cette idéologie complètement ridicule est en train de monopoliser et de confisquer la cause animale. Ceux qui se définissent comme antispécistes pensent que nous, les humains, sommes des animaux comme les autres, et refusent de faire une hiérarchie entre les espèces. J'ai entendu l'un d'entre eux, sur une chaîne d'information continue, parler des bêtes comme des « autres animaux ». Ainsi estiment-ils rabattre le caquet d'une humanité imbue d'elle-même, de ses prouesses et de sa supériorité. Mais si nous étions simplement une espèce animale, nous n'aurions aucun souci des autres animaux. Il y a parmi les

même s'en rendre compte l'humanité de toute raison de combattre pour améliorer la situation des animaux.

Faut-il comprendre la revendication de « droits » pour les animaux comme une extension du projet démocratique ou bien comme une rupture par rapport à l'idéal des Lumières ?

La sensibilité à la cause animale s'inscrit dans le grand mouvement démocratique tel que le décrit Tocqueville. Il définit la démocratie comme la généralisation, l'universalisation de l'idée du semblable. Dans les sociétés aristocratiques, l'homme voit son semblable dans le membre de sa caste; dans les sociétés démocratiques, tout homme est le semblable. « En vain s'agira-t-il d'ennemis ou d'étrangers », si un homme souffre, l'imagination nous met aussitôt à sa place. Il est vrai que ce sentiment démocratique franchit aujourd'hui la barrière de l'espèce, et on pourrait dire « en vain s'agira-t-il d'animaux ».

Nous ne prenons plus aujourd'hui le parti de Descartes, qui pensait que les animaux étaient des machines animées. Nous disons désormais avec Bentham : la question n'est pas « parlent-ils, pensent-ils ? » mais « peuvent-ils souffrir ? ». Les antispécistes en concluent que puisque nous sommes tous des êtres souffrants, il n'y a plus de différence entre les animaux et nous, ce qui est absurde.

La présence tonitruante de l'antispécisme dans l'espace public est très inquiétante, car cette idéologie complètement ridicule est en train de monopoliser et de confisquer la cause animale

composantes de l'exception humaine la responsabilité des hommes envers les autres vivants. Comme l'écrit G. K. Chesterton : « Si vous voulez dissuader quelqu'un de boire un dixième whisky, vous pourriez fort bien lui donner une cordiale bourrade en lui disant : "Allez courage, soyez un homme !" Mais en revanche pour dissuader un crocodile de dévorer un dixième explorateur, personne ne songerait à lui donner une cordiale bourrade en lui disant : "Allons courage, soyez un crocodile !" » Le crocodile en tant que crocodile fait ce qu'il a toujours voulu faire naturellement. Or

l'homme est un être de culture, il peut faire autre chose, se préoccuper du sort des animaux sauvages menacés de disparition et améliorer le destin des animaux domestiques. L'antispécisme prive sans

Vous vous faites « progressiste » en considérant que notre sens moral a évolué. Mais est-ce vraiment le cas ? N'y avait-il pas, avant même la révolution démocratique et l'élevage industriel, un rapport plus proche, plus « humain » entre les hommes et les bêtes ?

La sensibilité à la cause animale est entrée récemment dans l'agenda politique. Mais je vous rejoins pour dire que les défenseurs des animaux les plus bruyants sont des urbains qui ne savent pas de quoi ils parlent. Ils ont forgé le concept d'antispécisme sur le modèle de l'antiracisme et s'engagent donc dans un mouvement pour la libération animale. Libérer les Noirs de la ségrégation, c'est les émanciper, leur permettre de jouir des mêmes droits que les Blancs. Mais quel sens y a-t-il à vouloir libérer les animaux domestiques ?

Les antispécistes les plus conséquents sont vegan. Ils refusent de manger tout produit d'origine animale. Non seulement de la viande, mais aussi du lait, du fromage et des œufs. Ils souhaitent que de plus en plus de gens les suivent, et que l'humanité devienne enfin humaine en tournant la page de son alimentation immémoriale.

Cette conversion aura-t-elle pour résultats que les vaches, cochons et poules deviendront libres ? Les verrons-nous se promener dans les montagnes et les rues de nos villes ? Non, si elles ne servent à rien, on cessera de les faire naître.

Voilà donc un mouvement de libération qui plaide pour l'extinction de ses bénéficiaires. Je crois que défendre

aujourd'hui la cause animale, c'est prendre contre l'élevage industriel (ce que Jocelyne Porcher appelle très justement la « production animale ») le parti de l'élevage fermier. Je suis avec les paysans contre les urbains qui ne songent qu'à leur amélioration morale au détriment de ceux au nom desquels ils mènent le combat.

Défendre aujourd'hui la cause animale, c'est prendre contre l'élevage industriel le parti de l'élevage fermier. Je suis avec les paysans contre les urbains qui ne songent qu'à leur amélioration morale au détriment de ceux au nom desquels ils mènent le combat

Vous êtes donc partisan de la viande in vitro (viande reproduite chimiquement en laboratoire, NDLR) qui serait un substitut technique à la mise à mort animale ?

Avec la viande in vitro, l'homme se retrouverait seul avec lui-même et ses propres produits. Ce serait une malédiction. Claudel, dans un texte de 1946, montrait déjà ce qui était en jeu dans l'hypermodernité technicienne : « Maintenant une vache est un laboratoire vivant, ce que j'ai vu au Danemark, qu'on nourrit par un bout, et qu'on traite, à l'électricité, par l'autre. Le cochon est un produit sélectionné qui fournit une qualité de lard conforme aux standards, la poule errante et aventureuse est incarcérée et gavée scientifiquement, sa ponte est devenue mathématique. Chaque espèce est élevée à part et en série. Et voilà la cinquième plaie : tous les animaux sont morts, il n'y en a plus avec l'homme. » Il faut qu'il y ait encore des animaux avec l'homme.

C'est-à-dire que vous plaidez pour le retour à l'élevage fermier, où les paysans et les animaux vivent ensemble ?

Les éleveurs vivent avec les bêtes. Dans l'élevage industriel, les hommes sont privés des bêtes et les bêtes des hommes. Ce sont des usines qui usurpent le nom de fermes. Comme le dit Jocelyne Porcher, il faut se méfier de la notion de « bien-être animal ». Elle peut avoir son utilité juridique, mais elle est aussi un concept utilisé par les fermes-usines pour nous expliquer que tout va bien. Porcher a raison d'opposer le simple bien-être à la vie bonne. Et cette vie bonne est mise en péril lorsqu'on refuse

Je n'ai vu qu'une corrida dans ma vie, à Nîmes, en 2012 : José Tomas officiait et il m'a ébloui. Mais je n'y retournerai pas car au moment de l'estocade je m'identifie complètement au taureau

aux animaux l'accès à ce qui leur appartient : le soleil et la pluie, le chant des oiseaux, l'air, l'herbe, le vent et la neige. Mais elle leur est aussi refusée lorsqu'ils cessent de travailler avec les hommes. L'animal domestique n'est pas un exploité. Il est engagé dans une œuvre de collaboration. Si on veut vivre avec les animaux, il faut, comme le dit encore Jocelyne Porcher, assumer la complexité de nos relations, et notamment celles qui ont trait à la vie et à la mort de ceux-ci.

Certains affirment pourtant qu'il n'est pas possible de nourrir l'humanité dans ces conditions. N'y a-t-il pas une incompatibilité fondamentale entre la société de consommation capitaliste et l'écologie ? Ceux qui dénoncent aujourd'hui la dévastation de la terre croient pouvoir im-

puter ce phénomène à un capitalisme prédateur. Ils se rendent la tâche très facile. Si l'économie domine nos sociétés, c'est pour des raisons qui ont à voir avec la démocratie au sens de Tocqueville. Celle-ci privilégie la passion du bien-être et l'économie est là pour satisfaire les besoins matériels de l'humanité. L'économie de marché y réussit beaucoup mieux que le communisme.

L'adversaire de l'écologie, c'est la démocratie et le combat écologique se déroule à l'intérieur de chacun de nous. Que voulons-nous ? Quelle est notre priorité ? Voilà la question. Elle est très difficile à résoudre. Mais je crois que pour avancer, on doit la poser en ces termes. L'élevage industriel contribue à la dévastation de la terre : nourrir les bêtes exige du soja, cultivé sur de très grandes surfaces, au détriment des cultures vivrières, ce qui provoque de la déforestation. Il est donc nécessaire de s'habituer à manger moins de viande. Il faut s'orienter dans cette direction et admettre certains sacrifices.

Vous avez réalisé une émission avec Elisabeth de Fontenay et Francis Wolff sur la corrida, où vous partagez votre hésitation, votre ambivalence quant à cette pratique culturelle.

Qu'est-ce qui vous attire dans la corrida ? Je n'ai vu qu'une corrida dans ma vie, à Nîmes, en 2012 : José Tomas officiait et il m'a ébloui. C'était, à ce qu'on m'a dit, l'une des plus belles ferias de l'histoire. Mais je n'y retournerai pas car au moment de l'estocade je m'identifie complètement au taureau. Je souffre avec lui et pour lui. Je m'épargnerai cette souffrance.

Reste que cette volonté d'abolir la tauromachie alors même que prospère sous nos climats l'élevage industriel ne m'apparaît pas prioritaire. Il faut parer au plus pressé. Et je n'aime pas cette modernité ivre d'elle-même et de ses progrès qui dénonce toutes les traditions jugées archaïques sans voir le type de férocité qu'elle produit et dont elle s'accommode.

Vous avez toujours été un urbain. Comment vous est venu cet amour des animaux ?

C'est grâce à Marcel Aymé, *Les Contes du chat perché*. À dix, onze ans, je lis les aventures de Delphine et Marinette, et j'habite avec elles dans leur ferme. Mon premier contact avec les bêtes s'est fait par les livres. Mais j'allais aussi à la campagne. J'engageais avec les vaches de longues conversations silencieuses. Les choses se sont précisées, approfondies grâce à Elisabeth de Fontenay, qui m'a fait découvrir tout

l'enjeu philosophie et politique de notre rapport aux animaux.

Petite question plus personnelle : quel est votre animal préféré ?

J'aime particulièrement les éléphants, les chiens et les vaches. Je supporte mal les singes, car ils nous ressemblent trop. J'ai la pénible impression quand je les regarde de voir notre caricature. ■



**Des animaux et des hommes**  
Sous la direction d'Alain Finkielkraut  
STOCK-FRANÇOIS CULTURE,  
300 P., 20 €

